

Marc, 7, 1-23

LA LOI ET LA TRADITION. LE PUR ET L'IMPUR.

Prédication par Nicolas Bonnal

Une double antithèse nourrit ce long passage.

Envisagé à ce prisme, il peut se condenser aisément : la tradition des anciens ne peut aller contre la loi de Moïse. Et la seule pureté ou impureté qui compte, c'est celle du cœur de l'homme. La synthèse peut être encore plus rapide : c'est le changement apporté dans le cœur de l'homme par le respect de la loi de Moïse qui le rend pur, et pas le respect servile de traditions alimentaires ou rituelles.

Tentons de donner chair à ce résumé lapidaire et réducteur.

Tout part d'un mouvement.

Celui des Pharisiens et de quelques scribes venus de Jérusalem, qui se rassemblent autour de Jésus. S'assembler, se rassembler, se réunir, le verbe grec utilisé par Marc est de la même racine que le substantif d'où est né le mot synagogue. D'ailleurs, au chapitre précédent, l'évangéliste aura recours à ce même verbe pour décrire le mouvement des disciples que Jésus avait envoyés en mission et qui reviennent, pour lui rapporter tout ce qu'ils avait fait et enseigné. Et dans les chapitres 4 et 5, ce même verbe décrit le mouvement des foules qui s'assemblent au tour de Jésus.

Ce rapprochement n'est pas usurpé. Il ne nous est pas dit que les Pharisiens et les scribes sont venus avec des intentions hostiles. Ils sont venus et se sont rassemblés autour de Jésus, comme le font des disciples.

Mais c'est précisément le comportement de ceux-ci au cours d'un repas qui transforme ce mouvement en controverse. Les Pharisiens et les scribes constatent, en effet, que les disciples ne se sont pas lavés les mains avant de prendre ce repas.

Ce repas des disciples, c'est le partage du pain, comme ils l'ont fait, à la demande de Jésus, avec la foule, des cinq pains qu'ils avaient avec eux. Notre récit suit pratiquement immédiatement cette multiplication des pains. On ne parle pas ici seulement de l'ingurgitation des calories nécessaires à la vie, mais de ce qu'est le repas dans le Nouveau Testament, l'essence même du partage fraternel.

Marc, qui s'adresse, peut-être depuis Rome, à un public non juif, prend grand soin d'expliquer à ses lecteurs que les Pharisiens ne relèvent pas, ainsi, un manque d'hygiène, tel que nous l'entendons, mais le non-respect de règles rituelles.

Il détaille les règles issues de la tradition des anciens que les Juifs en général et les Pharisiens en particulier respectent avant de manger. La tradition des anciens. Mais pas la loi de Moïse : en effet, l'Ancien testament (voir Exode 30, 17-21) n'impose de telles ablutions qu'aux prêtres avant d'offrir un sacrifice.

D'ailleurs, le terme utilisé pour désigner le lavage rituel des coupes, des cruches et des plats, c'est le mot de baptême.

C'est donc d'une affaire doublement sérieuse que nous parle Marc : se rendre pur pour participer à un partage fraternel du pain.

Mais, cette obsession des Pharisiens est insupportable à Jésus, qui la dévoile pour ce qu'elle est. D'abord, parce qu'ils invoquent une règle purement formelle, de celles dénoncées par le passage du livre d'Esaïe que Jésus cite, qui oppose le mouvement des lèvres et le mouvement du cœur, et dénonce la vanité de paroles qui n'engagent pas.

Mais il ne s'en tient pas là, et il constate que le respect de cette règle formelle, issue de la tradition des anciens, devient un prétexte pour ne pas respecter les commandements de Dieu, tels que Moïse les a transmis.

Pour prendre un exemple particulièrement scandaleux d'une telle situation, il change complètement de registre, et loin de développer en quoi cette obsession des ablutions rituelles avant le partage du pain conduirait à ne pas respecter la loi de Moïse, il cite une règle issue de la tradition qui dispensait du devoir de secours envers ses parents ceux qui faisaient vœu de donner au temple les sommes correspondantes.

Si le Pentateuque est très disert sur le « qorban » (au point que Jésus utilise le mot hébreu), l'offrande sacrée faite à Dieu, le plus souvent sous forme de sacrifice animal, à aucun moment la loi n'imagine le mécanisme hypocrite et rémunérateur que stigmatise Jésus. Hypocrite, parce qu'il dédouane à peu de frais des enfants dénués de toute affection pour leurs parents de subvenir à leurs besoins dans leurs vieux jours. Rémunérateur, pour le temple, qui fait de l'argent aux dépens de l'obligation la plus naturelle à l'espèce humaine. Un mécanisme que seul l'homme pouvait inventer.

Un usage, d'ailleurs, qui, semble-t-il, faisait à l'époque de Jésus, et bien légitimement, l'objet de nombreuses critiques.

Mais après ce détour caricatural, qui décrédibilise totalement les ablutions rituelles que respectent les Pharisiens, Jésus y revient, cette fois directement, frontalement, pour en dénoncer l'inutilité radicale.

Pour ce faire, cessant de s'adresser aux seuls Pharisiens, il assemble la foule autour de lui. Et il attire très solennellement leur attention sur ce qu'il s'apprête à dire : « écoutez moi bien et comprenez », si solennellement que certains manuscrits ajoutent ici une phrase que Jésus utilise dans l'évangile lorsqu'il invite à méditer une parole qui ne se reçoit pas aisément, « Si quelqu'un a des oreilles pour entendre, qu'il entende ! ».

Cette déclaration solennelle est la suivante : « Il n'y a rien d'extérieur à l'homme qui

puisse le rendre impur en pénétrant en lui ». Au contraire, c'est « ce qui sort de l'homme qui rend l'homme impur ».

Marc ne nous dit rien des réactions de la foule à cette déclaration. Mais il la qualifie de parabole. On peut s'interroger sur la pertinence d'une telle définition, qui semble ranger ce propos dans une catégorie qui ne lui convient pas de façon évidente. On y reviendra.

Toujours est-il que les disciples n'ont pas compris le sens de son propos. Qu'il va donc leur répéter de façon plus développée, pour être le plus clair possible.

Allant au-delà des seuls ablutions rituelles avant le repas, il l'élargit aux interdits alimentaires, et il réduit tout cela, de façon crue et directe, au fonctionnement du système digestif.

Son affirmation est, à proprement parler, révolutionnaire pour les juifs pieux et observants, et ce encore de nos jours, si l'on songe au nombre des textes du Pentateuque qui les énumèrent de façon très précise, et à la façon dont ils façonnent le quotidien de beaucoup de nos contemporains. Il l'est pour toutes les religions qui accordent aux interdits alimentaires une importance capitale.

Jésus sort donc les interdits alimentaires du champ du pur et de l'impur. Et au système digestif de l'homme, il oppose le cœur. A ce qui entre dans le système digestif de

l'homme, il oppose ce qui sort du cœur de l'homme.

C'est cela, pour lui, le seul critère du pur et de l'impur.

Et ce faisant, il revient à sa première antithèse, qui revenait à écarter la tradition des anciens pour ne garder que la loi de Moïse : tous les comportements nés du cœur de l'homme qui le rendent impur sont bien ceux prohibés par le Décalogue.

Au terme de ce parcours, sommes-nous plus avancés, ou sommes-nous comme les disciples, qui ne comprennent pas tout ?

Revenons au pur et à l'impur, selon le vocabulaire de Jésus. Qui est le vocabulaire de son temps, et qui reste largement, il faut bien le dire, le vocabulaire des religions.

Ces deux catégories opposées structurent, par exemple, le Lévitique. Certains animaux terrestres, ceux qui ont le sabot fendu et qui ruminent, ou aquatiques, ceux qui ont des nageoires et des écailles, sont purs. Les autres sont impurs. Pour les oiseaux, c'est plus compliqué, et la définition est donnée en extension, et pas en compréhension. La femme accouchée, le lépreux, sont impurs, et la liste serait longue.

Est ainsi tracée une frontière, qui peut parfois être franchie, par l'accomplissement d'un rite de purification, mais qui est souvent intangible. Ainsi, s'il n'est pas guéri, le

lépreux reste impur. Et rien ne pourra rendre pur un animal impur.

C'est cette frontière qui fait que les Pharisiens ne prendront point de repas avec les disciples. Et c'est cette frontière, qui posait tant de problèmes aux communautés qui rassemblaient autour de l'évangile de Juifs et des non-Juifs, que Jésus abolit. Il n'y a plus d'interdits alimentaires et le partage fraternel du pain par tous, quelle que soit son origine, devient possible.

C'est un mur de séparation qui tombe. Comme le dit l'apôtre Paul, il n'y a plus ni homme ni femme, ni Juif ni Grec, ni homme libre, ni esclave.

Dans notre passage, Jésus, à proprement parler, abat les murs, abolit les discriminations, libère des préjugés et des hiérarchies.

Dans le passage qui suit immédiatement le texte d'aujourd'hui, Jésus sera très directement confronté à cette disparition des frontières humaines. Une femme syro-phénicienne l'implorera de chasser un démon hors de sa fille. Et tout imprégné de l'importance de la frontière entre Juifs et non Juifs, il lui répondra assez vertement : « Laisse d'abord les enfants se rassasier, car ce n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens ». La femme, loin de souffrir, comme elle l'aurait pu, de cette comparaison humiliante pour elle, ne se démontera pas, et elle répliquera que « les petits chiens, sous la table, mangent les miettes des enfants ». Et Jésus cédera et accèdera à sa demande, parce que cette femme étrangère lui a permis

de comprendre vraiment qu'il n'est pas venu seulement pour les « brebis perdues de la maison d'Israël », selon la justification de son refus, telle que la rapporte l'évangile selon Matthieu (15, 24).

Mais, après avoir aboli cette frontière humaine, en définissant un nouveau critère de la pureté, Jésus n'est-il pas en train de remplacer un mur par un autre ?

De remplacer la fatalité de la différence, par l'insuffisance de nos mérites ?

Fatalité est le mot : dans le Lévitique, l'impur n'est pas coupable. Le bœuf n'est pas meilleur que le porc. La naissance que donne la femme accouchée est une bénédiction, mais la mère qu'elle vient de devenir est seulement momentanément impure, dans l'attente, au moment prévu, de l'accomplissement du rite de purification.

C'est ici qu'il faut se souvenir de l'étonnement marqué à la lecture du verset 17, qui définit comme une parabole le discours de Jésus. Une parabole n'est pas une allégorie. Il ne faut surtout pas, pour la comprendre, se contenter de remplacer un terme par un autre. Ce qui compte, dans une parabole, c'est le mouvement, la dynamique. Jamais la transposition terme à terme.

De fait, dans cette parabole du pur et de l'impur, et de ce qui entre dans la bouche et ce qui sort du cœur, un critère de pureté n'en remplace pas un autre, et la pureté ou l'impureté ne sont pas acquises selon ce qui sort du cœur, pas davantage qu'elles ne

dépendent de ce qu'on mange ou ne mange pas.

En d'autres termes, ce que nous faisons ou ne faisons pas ne nous rendra jamais purs ou impurs. Gardons-nous de recevoir cette parole de Jésus selon laquelle c'est ce qui sort du cœur de l'homme qui le rend impur comme un nouveau mur que le Christ bâtirait entre bons et méchants.

L'évangile de Marc, quelques versets plus tard (10, 17-18), nous évite tout malentendu à cet égard. Au jeune homme riche, qui le salue en l'appelant « bon maître », il répliquera vertement : « pourquoi m'appelles-tu bon ? Nul n'est bon que Dieu seul ». Et comme pour illustrer cette affirmation, il demandera au jeune homme riche, qui a toujours dans son cœur respecté la loi de Moïse (l'énumération des grandes règles de celle-ci est exactement la même que celle que fait Jésus dans notre passage), de faire la seule chose qui lui coûterait tellement qu'il ne la fera pas, vendre tous ses biens et le suivre.

Et si Jésus le met ainsi au défi, de telle sorte qu'il s'en va, « tout triste », c'est parce que, comme le rapporte Marc, il a regardé ce jeune homme et s'est pris à l'aimer.

C'est bien que c'est l'amour inconditionnel de Dieu, cet amour qui dépasse toutes les frontières et qui seul peut nous mettre vraiment en mouvement vers les autres, quelles que soient les limites de notre cœur, qui est la seule source de la vraie pureté.

Amen.